

13 ou mai 1861.

Le Temana, le Auavahu te Emepera,

I ora na ne.

Ta laue ahi nei na oe, et oe haaputupu te man Tawau, i Teubora ae, et ua ini, te apou raa matae, nua i Teubora ae i te hefenua no mai taata. Fakahua, ei pacahi raa no ratou, et i ratou mai vahine et te tamari; ua fahamu bia ratou et le man Tavau no nua te mag taemana 'oia i Ana nei, e 76 ta ratou pena, et hea haere uga ghu.

Te laue parau ia oe, et le Tavau; la tia hoi ia oe et tia. Un fafore aenel malou et le foreo et leaua Tavau tauatu i Ana nei, mai te fafora bia et ratou. Tele te ratou man ion.

Mariuvaia et Temaha no Tuitorua.

Tahutauia e q.Taharia no Temarie.

Paaha, Tago, Temi, e Tepea, te Tepipi.

Ua faforeha lo ratou, man torua Tavau tauatu; mai mea e, ia fadua bia mai e, et aore i fiafa, a papai mea.

Ua sisi mai sei et mea taata Eakahua iau, et ania iu ia on ua i te hef pahi, et fafaua la ratou i to ratou, ya fenua. Ika hefenua, et le ratou i te hefenua i hamou bia i Pare-Uera, na, na, na, ma iia te il ia la fadua bia mai e.

Aita te man ohiga i te aua i hamaka bia ia te avae i tae mai si malou i Ana pei; e hamatau bia ia et maiou ia te avae ia ia Manei.

Ua parau ahi mai nei ia, e ania ia la oe, na ia Reva e pui abure ae, et meo ia le man reva i motomotu-huere et le man fenua Tuamotu.

Te pei i ania iu ia la oe, ia na avae i mai se ne, ei taurua i tu tino i te reves et te taata i te man fenua tae-huere, te ania iashou aia, et ea vau i lei retra; oia hoi tehou.

Aita rea e peapea i topa i Ana nei, e le man fenua Tuamotu aia.

Tirava parau ia ora na oe i se atua mau Na Falore, au-
vaba no te man fenua Tuamotu.

NOUVELLES LOCALES.

SERVICE DE LA POSTE.

Le bureau de la poste est transféré au coin de la rue du Gouvernement et du quai Napoléon.

Avis de départ.

L'Infatigable, transport de la marine impériale, par-
tira pour Valparaiso, le 19 juillet prochain.

NOUVELLES D'EUROPE.

— Un étrange procès, raconte le *Monde illustré*, se plaide en ce moment à Munich. Il s'agit de restitutions de sommes qu'une femme qui a été jeune, mais qui a jamais été jolie, aurait eu l'art de faire donner par un vétérinaire. Celui-ci mort, les héritiers réclament le retour de près d'un million que la dame ne seraient, à leur point de vue, susceptibles de détenir. Le procès a été ouvert, et dirigé par l'avocat du demandeur : « Votre si belle femme, dit-Laux juges, a jamais pu justifier le don de pareilles sommes ! Elle est plus laid que les sorcières de Macbeth, et elle avait plus de conquante ans quand M. de W... la connut. »

Et il est donc à dire que si la dame avait été jeune et jolie, le million aurait été moins attirant entre ses mains. Voilà une singulière morale !

— Louis XIV. en 1667, fait à peu près analogue, mais à une échelle bien plus grande : le Roi et les pairs s'assemblent au parlement pour examiner la plainte en sulfuration du témoignage qu'une dame de Saint-Vincent, qui n'était pas belle, devait contre le maréchal de Richebourg, déjà bien vieux. Celui-ci s'écria :

— Peut-on me souponner d'avoir donné 400 mille livres pour une telle figure ?

— Eh monsieur, répondit Mme de Saint-Vincent, ce n'est pas à cause de ma figure que vous avez donné cette somme... mais à cause de la vôtre.

On ne pouvait se tirer d'un mauvais pas avec plus d'esprit.

— Un fait, peut-être sans précédent, se passe en l'île moment à Newcastle (Angleterre), où le prix de la viande a atteint la proportion vraiment exorbitante de 1 à 2 francs, la livre. Dans l'espérance de mettre fin à cette écheance anomale, les nombreux ouvriers de ces régions bouillères se sont concertés et ont fait sortir de-sous leurs vêtements de viande jusqu'à ce que les eleveurs se décident à abaisser le prix des bestiaux. Une lettre de Newcastle dit que les 15 à 20,000 ménages de ce district restent fidèles à leur engagement et que, selon toute apparence, les bœufs devront céder à cette coalition d'un nouveau genre.

On lit dans la *Gazette des Tribunaux*:

— Une prévention de la colline d'injustices envers les agents de la force publique, nette et sévère, Boulard, au sujet, sur le banc du Tribunal correctionnel.

Isidore Barbas, déclare qu'il a quarante-cinq ans, et quand M. le président lui demande quel sont ses moyens d'existence, il répond qu'il y a quarante ans qu'il travaille sans avoir perdu une journée.

Cependant, lui dit monsieur le président, vous en avez perdu une le jour où, sur la voie publique, on vous a arrêté en état d'ivresse.

Barbar : Ah ! mon président, si j'étais dans l'état que vous dites, c'est un état qui me coûte pas cher ; je n'aurais pas que pour deux sous d'absidale.

M. le président : Cette sobriété ne peut s'accorder avec l'assassinat de votre langue. Vous causez du scandale dans la rue ; les agents sont intervenus, vous les avez injurés, et quand ils ont voulu vous arrêter, vous résistez avec violence.

Barbar : M. le président n'est pas sans savoir que la race humaine est sujette à des maladies, surtout la race des tailleur, et surtout moi, d'après ma manière de vivre depuis quarante ans que j'ai modelé sur l'espèbi.

M. le président : Dites-nous quelque chose de raisonnable si nous n'entendons que nous vous écoulions ; vous nous diriez si vous souffrez d'une maladie qui vous porte à injurier et à frapper les autres.

Barbar, avec beaucoup de solennité : Président, j'ignore à quoi peut me porter ma maladie, sur tout ma stérilité, sans toujours seul, dans ma chambre, sur mon établissement, sans entendre une dame qui vive, sans conversation avec n'importe pas que le ver solitaire s'est empêtré de ma personne et me fait des ravages dans toutes les parties de mon cadavre. Tant que je reste à la maison et que je mange pour ordinaire et boire ma petite bière, mon ver solitaire reste tranquille ; mais si tel que je sorts de mes habitudes, que je vais me promener, et surtout que je prends quelques boissons fortes, si puis que je prends une eau-de-vie ou absinthe, alors il me monte au cervelle, et je ne sais plus diriger ni ma démarche ni ma conversation, et de dire que vous venez repenter.

Barbar : Certainement, que je me repense, et que si j'avais à recommencer mon existence, je ferai autrement. Si vous nous demandez ce que ferai ? je ne ferai ni us ne deus, j'arrêterai ; je prendrai une petite femme bien décente, qui va être ma femme, mon mariage, nous aurons fait la petite cérémonie ensemble, et le dimanche la petite promenade, et le ver solitaire ne seraït pas venu embaucher dans mon domicile.

Bien qu'il démonte convaincu que la ver-solitaire a causé tous ses malheurs, Barbar se maquera sans doute de lui attribuer la condamnation à six jours de prison que le Tribunal a prononcée contre lui.

Variétés.

On lit dans la *Revue du Monde colonial*:

Les progrès de la civilisation au Sénégal.

L'établissement presque simultané des voies de communication modernes sur tous les continents a contribué à faire disparaître les distances, a rapproché tout d'abord la civilisation et la barbarie et singulièrement simplifié la lutte entre ces deux expressions extrêmes de l'état social. Devenu plus aisé depuis le commencement du siècle, cette lutte ne peut être longue désormais, grâce aux progrès de la science et aux efforts qui se produisent de toutes parts.

Il n'est pas de pays au monde où le mouvement civilisateur soit aussi rapide que dans le Sénégal. Il y a quelques années à peine que dans le royaume actuel de notre colonie de l'Afrique occidentale, alors en capitaine, allait à prendre la direction des affaires, notre autorité s'étendait à peine à quelques lieues de Saint-Louis. Les tribus étaient sans cesse en insurrection ; nos troupes n'étaient en sûreté sous-les-pieds, et le commerce, menacé dans ses opérations, restait à peu près impraticable.

Sous l'impulsion de M. de Faubherge, tout a changé de façon quelquefois assez. Il a fallu sans doute beaucoup d'ingénierie et de prises d'expéditions dans l'intérieur, pour arriver à l'état de sécurité dans lequel aujourd'hui nos compatriotes, mal à nos sacrifices, ne nous laissent pas les compare à l'importance des résultats obtenus à celle heureux plus considérable des progrès de l'avenir.

Le pavillon de la France est respecté sur un immense territoire qui mesure trois cents lieues d'étendue : le Fous, le Liamhoun, le Polaf, et tous les petits royaumes de l'intérieur, naguère si agités, sont soumis à l'administration française ; les principaux chefs ont traité avec nous et l'ont fait devant nos officiers, comme le sont ordinairement les soldats français. Avec ces éléments, qu'on aurait pu croire insuffisants, nous avons obtenu dans l'Afrique orientale le plus complet succès qu'il était à peine permis de rêver.

La sécurité une fois établie, la lâche est devenue plus aisée ; il ne s'agissait plus que de la rendre stable et d'attacher à nous, par leur propre intérêt, des populations nées pour la culture et pour le commerce, mais jusqu'à

détourner de ces utiles occupations par les tentatives des faux prophètes, ou l'humeur tracassière des Maures du Sénégal.

Le moyen le plus sûr d'atteindre ce but était, sans contredit, la création d'écoles spéciales où les enfants sénégalais viendraient puiser, avec l'aide nécessaire

aux besoins des citoyens, l'affection pour la race euro-

péenne, qui leur ouvre libéralement toutes les carrières et les admis à tous les emplois sans distinctions de rang, de couleur ou de naissance.

Le printemps 1855, on a donc créé à Saint-Louis une école pour les jeunes otages, où sont élevés les enfants des officiers et des tribus. Cette école distribue en ce moment l'instruction à vingt-cinq élèves indigènes appartenant aux principales familles du pays, lesquels rapportent dans leurs tribus les connaissances qu'ils imposent à tous d'acquérir et le savoir-vivre de la civilisation avec les hommes et la société de la puissance française.

La France a également, par ces jeunes gars très-mémes des conséquences heureuses, car, ainsi que le leur a dit le Gouverneur du Sénégal à l'occasion d'une récente distribution de prix, il n'est pas rare de voir, dans les établissements du bas de la côte, des noirs, venus du Congo à l'état sauvage, se transformer en quelques années et devenir administrateurs ou magistrats. Or, les Oubloches, les Pauls, les Mandingues, les Sarrokkholes, races supérieures du Soudan, ne se laisseront pas distancer par les Bushinches, et voudront prétendre aux avantages que la France accorde à ses protégés qui se sont distingués dans leurs études.

La ville de Saint-Louis est encore en possession d'une école laïque rendue obligatoire pour les jeunes indigènes qui fréquentent les écoles de marabouts. Ces derniers ont essayé de résister à cette obligation; mais l'Administration ne s'est pas laissé intimider par ce dernier effort d'un fanatisme aveugle, et elle a continué aux tribus le soin de faire respecter sa volonté. Quelques révoltes ont toutefois été proposées pour faire tomber la tête de l'école.

Aujourd'hui l'école des jeunes élèves, École laïque obligatoire, les écoles des sœurs et des frères, une école libre et la crèche de chef-lieu, contiennent 800 élèves, dont 600 garçons et 200 filles. L'arrondissement de Guéry, grâce aux efforts du commandant particulier, a plusieurs établissements d'instruction primaire; nous avons aussi une école à Podor, une autre à Dagana, et l'on s'occupe d'en établir une à Bakel.

Les deux autres créations sont apposées à rendre sonnemorentables. Elles assurent à l'amie la pacification du pays, car les élèves, sortis des écoles, n'oublieront pas le butin de leur éducation; ils bieffent devant les sultans pendant toute leur carrière. En se répandant dans le pays, ils concourent à l'entière destruction du fanatisme et de l'antagonisme des races; ils enseignent à leurs coreligionnaires que les instincs des Maures du désert n'étaient pas les leurs, ils ne devront plus se laisser entraîner, comme par le passé, à dévorer leurs semblables à leurs intérêts; ils enseignent que leurs tendances siennes, tant à l'égard de l'agriculture qu'au travail, trouveront des sympathies chez les François, amis de l'ordre et de la paix, quel que soit l'arabes nomades du Soudan, dont la révolte et la guerre sont-les éléments de prédictio-

Les tribus en viennent à se livrer exclusivement, sous notre protection, à l'exploitation de l'agriculture et des industries qu'elle alimente, et se borneront à échanger leurs grains contre les bestiaux et le laitage des Maures, tandis que ceux-ci dirigeront vers nos marchés leurs caravanes chargées de produits de tout ordre.

Nous marquons activement et sûrement vers cette situation. Le mal, et, grâce au ciel, il y restera quelque chose à faire, - on peut dire, sans crainte d'être démenti, que le plus fort est fait. Les efforts tenus récemment pour déterminer avec exactitude les points les plus inconnus d' l'intérieur, ne contribueront pas peu à ce résultat. On comprend, en effet, qu'il est difficile, sinon impossible, de tenir rie de sérieux dans le vaste pays qu'acrouent le Sénégal et le Niger, sans avoir des données certes, notamment du Tambac-Oura, où se trouvent des mines d'unes très grande tichesse.

Le Gouverneur du Sénégal, qui a effectué lui-même diverses excursions, a fait dresser des cartes officielles d'exploration, et mal détesté jusqu'à la Semérandie, et de nombreux importants documents destinés à favoriser l'expansion de l'industrie française sur ce côté et d'y développer nos relations commerciales. Ainsi, M. Pascal, lieutenant d'infanterie de marine, dans son exploration du Bassacouta, est parvenu à déterminer la véritable direction des montagnes arrêtées que renferme cette contrée, notamment du Tambac-Oura, où se trouvent des mines d'unes très grande tichesse.

Un capitaine d'état-major, M. Vincent, se dirige vers le Sénégal pour y étudier l'assassinat d'Adhar, il est arrivé avec sa suite par le roi des Trarzas, qui teste en vain de le faire renoncer à son périlleux voyage, puis retient prisonnier par le chef du Ya-yahon-Oubman, après avoir échappé à la mort chez les Nuled-Délin; enfin, il regagne Saint-Louis par la route de l'intérieur, infestée de bandits, après avoir parcouru 600 kilomètres environ.

Ce voyage aura un résultat important, car M. Vincent n'est attaché à décider les chefs à diriger vers nos comptoirs les caravanes du Stichik, du Tagart, de l'Adrar et du Tiris qui viennent chercher leurs approvisionnements au Maroc. Ces caravanes n'osent plus pénétrer dans le pays des Trarzas, depuis que ces derniers ont massacré, mal le 25 juillet, 1860, 150 marchands et moussemiers, et la révolte a engagé à les protéger contre les tribus guerrières de son territoire, et déjà plusieurs expéditions ont passé sans être inquiétées. On peu donc espérer qu'à l'avenir, les convois descendront le fleuve au lieu de se rendre au Maroc.

Une autre entreprise utile au développement de l'industrie minère a été faite le long de la Falnis, par MM. Baur, agent comptable des mines du Bamouk, et Parmentier, chirurgien du poste de Kébaïla. Les voyageurs ont étudié la richesse des gisements, et ils se sont assurés que le gisement moyen était de 16 grammes 40 de fer par litre de sable lavé, et que l'extraction est des plus faciles.

Un enseigne de vaisseau, commandant la Coulonge, en station à Makhan, M. Mage, avait entrepris une excur-

sion à l' oasis du Tagart, à 80 lieues au nord-est de Bakel, mais il n'a pu réaliser son projet par suite du désordre des tribus. Il a rebrousse chemin après avoir été entièrement dévasté.

M. Lambert, lieutenant d'infanterie de marine, a exploré la Falnis, et, par sa présence, rendu favorable aux tribus établies dans Rio-Nam, les dispositions d'abord malveillantes de l'almamy du Fouta. Son excursion a embrassé l'immense baie comprise entre le Sénégal et le Niger, dont les embouchures sont à 700 lieues l'une de l'autre, ainsi que les cours d'eau intermédiaires; on voit donc qu'elle est d'un grand intérêt pour le commerce et l'industrie, auxquels les voies navigables sont indispensables.

M. Baurel, enseigne de vaisseau, et Alioune, son lieutenant, ont visité l'intérieur du Sénégal-Sidi-Ebla, afin de renseigner les voyageurs parmi les tribus pendant la saison des pluies, tandis que MM. Brasseur, lieutenant de vaisseau, et Parchappe enseigne, déterminent le lit du Sénégal pendant les basses eaux pour avoir le plan exact des points où la navigation est obstruée, et que ce dernier officier détermine la monographie de Casamance.

Tous ces travaux, toutes ces recherches, tous ces efforts ont un but essentiel : l'extension de l'autorité de la France, l'ouverture de nouvelles voies d'expéditions, l'assèchement de notre commerce et de notre industrie. A ce sujet de mérité d'être connu, parce qu'il daigne adorer paisiblement à l'affermissement de notre domination. M. Faitherde a rendu sur ce point une éclatante justice à ses hardis collaborateurs. Il le pouvait d'autant mieux que lui-même n'a rien à envier à personne, car personne plus que lui n'a rendu de plus éclatants services au pays organisé par son intelligence, et désormais annexé à la France.

Nous pensons, comme le Gouverneur du Sénégal, l'Affranchi, que l'ordre et la sécurité sont la vie de la civilisation; nous ne résistera point à ces efforts communs. La barbarie y est agonisante; elle succombera bientôt. Les terres incultes, les forêts vierges, les plaines dévorées par le soleil s'amodrieront, pour faire place à des habitations, à des usines, à des villes; les bassins du Sénégal et du haut Niger, le Sahara et les déserts du milieu de l'Afrique fournissent des documents exacts à l'idéographie et à la géographie. Le commerce de l'Europe peut donc tourner son attention de ce côté en toute sécurité; il avancera apparemment sur ces premiers explorateurs.

Chalais.

Dignité et Impudence.

Un fermier normand avait réuni un gros chien de garde et un petit griffon qui vivaient dans la même niche. Le gros chien, appuyé sur ses pattes postérieures comme un honnête homme, regardait avec orgueil et dédain les autres chiens de la ferme; le petit griffon, au contraire, regardait avec une tête rouge au moins huit fois de plus, propinquait des qu'il apercevait une ombre; et aboyait au premier vent.

Un jour le chien des limous, qui rentrait fatigué, se retournait sur ses cris avec impatience.

— Pourquoi donc dit-il, le chien vigoureux qui nous garde tous se tient-il là si digné et si tranquille, tandis que cet impudent ne cesse de nous écourvrir ?

— Ne vous en étonnez pas, répond un boeuf qui ruminal à quelques pas de là; ces deux veritables se retrouvent dans nos écuries; mais leurs servages sans avoir besoin d'être bénis; mais les-s-s-ia malades font du scandale parce qu'ils ne peuvent faire autre chose.

Que d'hommes qui, dans la vie, jouent le rôle du griffon!

On croie parfois qu'il n'a pas la voix assez forte, on insiste parfois qu'on se sent méprisé, on montre les dents parfois qu'on a peur d'être battu ! L'impudence en la matière des faibles comme le débâlin est celle des torts. Regardez bien, et au fond de toutes ces insolences sans pudeur, vous trouverez la révolte d'une vanité impuissante. Donnez à tous la taule de Goliat, et les petits bonnes ne s'éleveront pas, mais elles continueront.

Nous savons bien qu'il est un autre moyen plus sûr: c'est la réputation modeste qui accepte la partie faite par Dieu, se contente de la place donnée et s'y arrange sans bruit. Mais tous d'ont point regu ici-bas ce don d'humilité et de patience; pour l'obtenir, il faut détacher ses regards des choses de la terre, et chercher plus haut un but qui ne dépend point du jugement des hommes. Pour qui regarde la société comme une maison de commerce dont les intérêts doivent être soldés en pourvoir, en argent ou en plaisir, et d'ouvrir des portes qui sont dans l'avenir et l'extinction; et d'autre part, mais ceci qui fait — pour une chose — dans laquelle se révèle la véritable valeur d'une chose, c'est: celui-là se soumettra sans murmure au rôle qu'il a reçu, car il comprendra que la grande loi du monde c'est le dévouement.

Il n'y a pas grande différence entre un homme et un homme; la supériorité dépend de la manière dont on met à profit les leçons de la nécessité.

Lorsque Dieu forma le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons.

C'est une source abondante d'inspiration qu'il honore dans le cœur. L'artiste et l'écrivain n'ont après tout qu'en unes à confier à leur pinceau ou à leur plume. On ne pense qu'en soi-même quoi qu'il fasse, et l'on ne met que son Amé ou sa vie sur sa toile ou dans ses écrits.

Il faut que tout le monde vive, disait un marchand de vin à un de ses hôtes : je vis, j'en conviens, aux dépens des autres, et je serais bien malheureux si toutes mes pratiques alliaient à mettre dans la tête de ce boire que de l'eau, sans prétexte de santé. Aussi je ne suis point ingrat, je veux que des gens vivent aussi à mes dépens. A un égoïste, sur ma constitution; sur mon tempérament, pour ne dire rien d'autre, pas que j'ai besoin de médecine; cela n'empêche pas certains que moi, ma famille, mes domestiques, mes servantes, mes amis, mes compagnes et purger tous les ans, et cela uniquement pour oblige l'apothicaire qui est notre voisin et un fort brave homme.

Louis XIII ayant pris Nancy, ville de la Lorraine, envoya chercher le fameux peintre Callot, auquel il ordonna de laver le plan du siège de cette ville. Le peintre, qui était né à Nancy, répondit qu'avant l'honneur d'être Lorrain, il se coûterait plutôt le point de pouvoir travailler contre son prince et non pays. Quelques courtisans s'étant permis de dire au roi que tant de hardiesse ne pouvait rester impunie, Louis XIII leur répondit : Le due de Lorraine est bien heureux d'avoir des sujets si fidèles.

Madame-de Deffand disait qu'elle ne connaissait dans le monde que trois sortes de personnes : des trompeurs, "des trompés et des trompettes".

MÉLANGE ANECDOTIQUE.

Le marquis de Villars qui, à la bataille de Leuze, 1691, gagnait pour le maréchal de Luxembourg, commandait un corps de cavalerie, fut harangué par ses cavaliers au moment d'entreprendre une charge : Il leur dit : « Mes amis, leur dirai, vous les avez bien battus l'année dernière, vous les battraez bien encore. — Nous les battons ! » crièrent les soldats. En effet les hollandais furent vaincus.

Le général Ménard, mort lieutenant-général en 1807, étant général de brigade en Italie, fut chargé d'enlever les batteries de Kilo ; ayant échoué plusieurs fois, et sa compagnie hésitant à faire une attaque décisive, il y jette son épée, et dit à sa brigade avec un sang-froid remarquable : « Laissez-vous prendre le chapeau de votre général ? En avant ! » Et il monte seul l'épée à la main ; ses soldats le regardent avec étonnement, le suivent, et les hautesurs sont emportées.

Pendant la bataille de Bresnerville, un anglais se précipite sur la bride du cheval de Louis VI qui combattaient au fond de la nef, et fière d'une telle preuve, déjà il crie, à ses compagnans, « Le Roi est pris. — Ne sans-tu pas lui donner l'épée ? » et lorsque ce jeu d'échecs ou se prend jamais le roi ? Et il accompagne cette salve d'un coup de cimeterre qui éteint l'anglais mort à ses pieds.

DIRECTION DU PORT. — PAPETTE, 23 mai 1861.

BÂTIMENTS SUR RADE.

DE GUERRE.

16 avril. Le transport à voiles *Infatigable*, commandé par M. Jouillé, lieutenant de vaisseau.

ÉTAT DES BESTIAUX

Abattus, à Papete, du 12 au 19 mai 1861.

Date de l'abattage.	Noms des Bouchers.	Noms des propriétaires.	Lieux de résidence.	Spécies des bestiaux.	Nombre.	Marques.	Observations.
13 Mai.	Georget.	Trini.	Papeari.	Bœuf	1	Tz.	
14	"	Hort.	Mourea.	Taureau	1	H.	
15	"	Lafourcade.	Pona.	Vache	1	J.	
16	"	"	de.	Génisse	1	J.	
17	Artigue.	Farcrau.	Hitihi.	Taureau	1	A.	
18	Georget.	Coutreau.	Houppue.	Bœuf	1	Une * à 6 bran.	

Vu : Le Directeur des Affaires Européennes;
DUBOIS DE LA VALETTE.

Le Maréchal des logis, commandant la Gendarmerie,
B. GRAUD.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES du 12 au 19 mai 1861.

DATES.	PRESSION BAROMÉTRIQUE.		TEMPÉRATURE.			Pluie.	Vents.
	hauteur moyenne.	oscillation diurne.	à 6 h. matin.	à 1 h. soir.	moyenne.		
Lundi 13	760,8	0,8	23,6	29,3	26,4	25,9	6 m=9 ENE
Mardi 14	761,1	1,3	23,4	29,8	26,6	26,9	3 m=4 N
Mercredi 15	760,2	0,9	23,2	30,2	26,7	26,3	NNE
Jeudi 16	760,5	1,0	24,0	29,2	26,6	25,9	7 m=5 NE
Vendredi 17	761,4	0,9	23,8	30,0	26,9	26,3	2 m=0 N
Samedi 18	760,8	1,0	23,6	29,2	26,1	25,9	NNE
Dimanche 19	760,2	1,3	23,4	29,8	26,6	25,9	NE

L'Imprimeur Gérant, H. HAITOT.

Papete, Typographie du Gouvernement.